

N° : 25011 ex 1

Cote : B M

Une présentation : temps des milieux et temps des sociétés

Un numéro des *Cahiers* intitulé *Écologie, économie, pouvoir*¹ avait souligné l'importance du « facteur environnemental » dans la configuration des sociétés africaines, notamment celle des grandes zones écologiques dans les faits d'organisation économique et politique. La question des rapports entre « milieu » et « société » étant aussi ancienne que les sciences d'observation qui se la posent, et les réponses toujours aussi tranchées mais également multiples, les articles et discussions de ce numéro faisaient ressortir des perspectives et des interprétations divergentes.

A l'échelle très petite des vastes zones écologiques qui recouvrent l'Afrique, certains considèrent que l'histoire économique et sociale antérieure à la colonisation demeurerait relativement proche d'une « histoire naturelle » dominée par la spécialisation et la complémentarité de fait entre ces zones, au détriment de la division des tâches internes à ces sociétés et aux différents types de milieux. A l'inverse, d'autres auteurs marquent le caractère historique de l'utilisation du milieu, notamment sous l'effet des dispositifs étatiques, des phénomènes de marché et des relations d'échanges inter-sociétales, largement autonomes vis-à-vis du déterminisme du milieu.

« Vieux débat entre le déterminisme géographique et le déterminisme socio-culturel que la référence aux « techniques sociales d'encadrement », chères au professeur Gourou, a sans doute encore obscurci en agrégeant d'un trait de plume les *faits d'organisation sociale* et les *processus historiques*.

C'est précisément sur la *médiation historique* du rapport entre milieu et société que nous souhaitons insister dans le présent numéro, coordonné par C.-H. Perrot et moi-même. Non pas seulement parce que le caractère historique est un attribut évident des sociétés et qu'il est « naturel » de faire intervenir l'histoire à propos de la question qui nous préoccupe :

B 25011

1. CEA 77-78, XX (1-2), 1980.

toute discussion sur les relations milieu-société porte spontanément sur un ensemble d'informations situées et datées — comme cela apparaît dans le numéro *Écologie, économie, pouvoir*. C'est plutôt cet aspect « naturel » et « spontané » de la référence historique qu'il s'agit d'approfondir ici en nous plaçant délibérément *dans la durée*. Que nous apprend la mise en perspective historique systématique sur les rapports entre *le temps des sociétés et le temps du milieu* ?

Nous ne prétendons pas, ce faisant, mettre un terme aux débats. En la matière, les acquis les plus sûrs se réduisent encore à la critique des déterminismes unilatéraux et mécaniques sans pour autant aboutir à un accord minimal sur une *procédure* d'analyse commune des relations entre le milieu et les sociétés. Les pétitions de principe n'y changent pas grand-chose : on admettra volontiers la dialectique de l'homme et de la nature, de l'appartenance de l'homme à la nature et de l'« artificialisation » de la nature par l'homme; on accordera une légitimité certaine à ce que les diverses disciplines des sciences sociales privilégient tel aspect plutôt que tel autre ; reste que le progrès de l'interprétation, si progrès il y a, doit se traduire au niveau des cas concrets par l'intégration de plus d'informations empiriques.

De ce point de vue, certains des articles réunis ici s'efforcent d'aborder des domaines où la synthèse est rare (l'histoire du climat ouest-africain par Brooks) et l'investigation empirique négligée (l'histoire des activités maritimes par Chauveau), ou d'envisager les rapports milieu-société sous l'angle de l'événement (à l'échelle historique) dont les effets « dépendent » en quelque sorte l'un des termes du rapport et signalent la marque du contingent là où l'on a tendance à voir le jeu de déterminismes linéaires (Cambrezy à propos de la localisation des noyaux de peuplement à forte densité du Rwanda, Gayibor à propos de la savane du Bénin).

On peut penser qu'en appeler à l'événement et au contingent pour faire pièce à l'effondrement du déterminisme (général, au demeurant, dans les sciences sociales et les autres) risque fort de nous faire contourner l'obstacle sans le résoudre. On aurait raison. Si, en effet, on ne peut ignorer les leçons du concret, de l'empirisme contrôlé contre le « théoricisme » abstrait, on ne peut pour autant se retrancher derrière la « complexité du réel » et tenir pour vaine toute tentative d'interprétation générale. Quoi de plus simpliste, en effet, que de ramener la complexité du réel à la question du nombre élevé de « variables » et de leurs interactions ? La mise en évidence de régularités, à défaut de lois simples, demeure à l'horizon de nos sciences. Il s'agit plus que jamais de rendre compte de cette complexité de façon non simpliste et néanmoins intelligible.

Les articles consacrés à l'étude de cas particuliers, c'est-à-dire à grande échelle spatiale et sociale (entité politique ou ethnique), proposent des points de vue orientés en ce sens. L'événement (l'émergence du caliphat

de Sokoto conduisant une politique économique et démographique, dans l'article de Swindell ; la dissolution des rapports de type colonial à São Tomé, dans celui d'Eyzaguirre ; l'intervention du « pouvoir blanc » dans l'accès aux ressources lagunaires, dans celui de Verdeaux), voire le contingent (les phénomènes de *transgression* de ce qui serait la logique des avantages naturels ou bien celle des conditions favorables d'encadrement social, dans l'article de Cambrezy) doivent être compris non comme une façon de se débarrasser de la complexité des rapports entre milieux et société en les ramenant à une histoire qui leur serait extérieure, mais comme un point de départ significatif de l'analyse, un épisode-clé révélateur de ce qui, simultanément, se fait et se défait dans l'épaisseur du temps relativement à la *dimension relationnelle* constitutive de l'espace social. (On retrouve là, à propos d'espaces sociaux limités, un point important soulevé par le numéro *Écologie, économie, pouvoir* à propos des relations entre les grandes zones écologiques.)

En bref, la *narration* n'est pas le passage obligé pour la seule recherche qui s'intéresse à la dimension temporelle des sociétés ; la prise en considération de l'espace socialisé nécessite une même *description compréhensive du milieu*. Comme le souligne Cambrezy, l'environnement n'est pas réductible à l'ensemble des critères « naturels » juxtaposés ; il relève d'un système complexe de variations, de lieux, de rapports d'éloignement et de proximité. Le « temps » du milieu est le produit de *crystallisations successives*, le procès de décomposition-recomposition de ces cristallisations les unes par rapport aux autres en fonction des enjeux structurants propres à la période envisagée et aux rapports déjà structurés sur lesquels ils s'appliquent. L'« efficace » du milieu agit selon la manière dont il est *identifié* par les groupes et les agents sociaux, mais il n'est objet d'identification que dans la mesure où il est déjà chargé d'une identité historique.

Ainsi, les études de cas constituent de véritables récits au cours desquels s'efface progressivement le macro-événement initiateur d'un nouveau rapport au milieu et apparaissent les diverses catégories d'agriculteurs et d'éleveurs qui sont les véritables artisans de l'innovation (ce que peut faire oublier, ou ce dont ne rend pas toujours compte le débat sur la place à accorder aux phénomènes étatique et commercial dans le rapport au milieu). Les auteurs insistent de manière significative sur le fait que les transformations du rapport milieu/société échappent à toute interprétation linéaire : le choix de leur implantation par les sociétés en expansion démographique ne relève pas nécessairement de ce qui nous semble un choix « rationnel » fondé sur les qualités « naturelles » du milieu ; il existe une rationalité de l'*espace* en tant que tel perçu globalement par les agents sociaux (Cambrezy) ; il n'y a pas d'évolution « normale » des techniques d'exploitation du milieu allant de la cueillette à l'agriculture permanente en passant par la culture dite itinérante, mais une combinaison de ces formes (Swindell) ; l'agriculture extensive sur parcours de culture (*swidden cultivation*) peut se révéler performante et s'intégrer à

une économie monétarisée (Eyzaguirre). Une autre remarque commune concerne l'importance de la diversité interne du milieu exploité par une entité politico-sociale donnée : le rapport au milieu apparaît, dans la pratique historique des sociétés, comme un rapport à un ensemble de variations et de différenciations localisées.

La mise en perspective historique permet paradoxalement de prendre du recul vis-à-vis de l'étouffante question du déterminisme originel ou de la confrontation des déterminismes. Le rapport des sociétés au milieu devient une variable historique en elle-même qu'il est possible de repérer selon une démarche qui ne peut faire l'économie du récit historique sous peine de travestir en relations téléologiques de nécessité ce qui est en réalité un *enchaînement d'effets largement inintentionnels*. Au point, comme le montre Johnson de manière convaincante à propos des peuples d'éleveurs soudaniens, que l'histoire reconstituée après coup de l'organisation sociale, de la différenciation ethnique et du peuplement est consubstantielle de l'histoire des fluctuations du milieu. Le rapport des sociétés à un milieu instable comme celui des plaines inondables du haut Nil ne peut se lire que dans le « temps du milieu » (les fluctuations saisonnières et les changements à long terme). Le milieu n'est pas le substrat de l'histoire, il est *dans* l'histoire et compris comme tel par ceux qui y vivent. Verdeaux montre à cet égard comment le rapport au milieu particulier des lagunes littorales ivoiriennes est conçu selon un mode historique : celui du passage du « pouvoir des génies » au « pouvoir blanc ».

Que le milieu soit objet de représentations est une évidence sur laquelle il est inutile d'insister. L'étude de Verdeaux illustre l'intérêt de la démarche historique concernant la place du savoir dans le rapport des sociétés au milieu : savoir technique, symbolique ou idéologique, savoir local « traditionnel » ou savoir « moderne » (la recherche scientifique spécialisée en matière de biologie et d'halieutique lagunaires joue le même rôle symbolique que les interdits anciens). L'étude de cas sur l'exploitation lagunaire introduit la question du « facteur environnemental » dans ce qui constitue le matériel de base de l'historien : l'historiographie. De quelle connaissance historique s'agit-il, de quel point de vue est-il question lorsque nous prétendons saisir les rapports des sociétés à leurs milieux dans le temps ?

Les contributions sur le sujet portent ici surtout sur les représentations « savantes », à l'exception de celle de Verdeaux qui décrit heureusement la sédimentation historique du savoir fondé sur les « traditions » et celui du « savoir blanc » qui croit asseoir sa légitimité par le souci de rationaliser la « gestion » du milieu sans toujours percevoir que ce n'est justement pas en cela qu'il est spécifique. L'article de Chauvet tente de montrer que la connaissance savante sur l'histoire des activités maritimes ouest-africaines procède de représentations, de préconceptions liées à la place très particulière du milieu maritime *dans* l'historiographie occidentale. Il n'est pas certain, de ce point de vue, que la pratique historienne

ne projette pas souvent sur les milieux divers de l'Afrique une perception enfouie de la nature, relevant soit de l'eurocentrisme soit de dispositions plus universelles rappelant que l'homme, y compris dans ses productions intellectuelles les plus artificielles, ne peut se poser comme un observateur extérieur du milieu naturel. Ce qui est suggéré à propos du milieu maritime pourrait sans doute s'appliquer à l'historiographie des milieux forestiers. La note brève mais éclairante de Chauvet (publiée en annexe de l'article de Chauvet) introduit par exemple à une critique des idées reçues sur les risques pathogènes associés aux principaux types de milieux. D'où l'importance, encore et toujours confirmée, de l'histoire des idées : les montagnes de Kong n'ont pas besoin d'être réelles pour avoir existé. Il suffit de lire l'article de Terray, en forme de conte philosophique, pour savoir ce que cela veut dire.

Bien d'autres considérations auraient dû avoir leur place dans cette présentation. Notamment celle relative aux effets d'échelle lorsqu'il s'agit d'observer simultanément dans la durée et dans l'espace les rapports de deux temporalités de natures aussi différentes : celle du milieu et celle des sociétés. Le temps de l'histoire — qui reste fondamentalement celui du récit — fournit-il un cadre adéquat d'intégration de ces temporalités ? Laissons au lecteur le soin de juger si ce numéro des *Cahiers* fait avancer la réflexion.

ORSTOM, Montpellier, 1987.